

ALICE RIVAZ (1901-1998)

Une femme – un siècle

Dossier rédigé par Valérie Cossy
Professeure associée - Études genre
Faculté des lettres / section d'anglais

L'école : premier lieu d'assignation de genre



Dans le chapitre intitulé « Le chemin des écoliers » – troisième partie de *L'Alphabet du matin* – Alice Rivaz décrit le premier jour d'école de son *alter ego*, la petite Anne. Celle-ci, comme on l'apprend dans les chapitres précédents a, du fait de sa mauvaise santé, bénéficié jusque-là d'une éducation personnelle, dispensée à la maison par sa mère. C'est donc en *outsider* qu'elle finit par rejoindre l'école publique une année après les autres. Dans la peau de « la nouvelle », elle observe à distance la sociabilité enfantine au sein de laquelle elle devra prendre sa place. L'école est synonyme, sous la plume de la romancière, non seulement de la première expérience sociale mais, fondamentalement, d'une brutale assignation de genre à laquelle la petite fille n'avait encore jamais eu besoin de penser, et qu'elle est forcée d'admettre lorsque sonne la cloche annonçant la fin de la classe :

« Alors que non loin d'Yvette, dont je surveillais tous les mouvements afin de ne pas la perdre de vue, je décrochais mon béret de la patère, une main vigoureuse mais collante de poisse s'emparait de la mienne sans que, tout d'abord, j'en puisse identifier le propriétaire, tant était grande à ce moment-là notre bousculade enfantine vers la sortie libératrice.

Mais bientôt je vis tout de mon agresseur, ses cheveux carotte, son visage parsemé non seulement de taches de son, mais aussi de petites croûtes mal cicatrisées, arrachées en partie, qui s'écaillaient et suintaient de manière fort peu appétissante. Mais le pire, je vis son nez, qu'il n'avait probablement ni mouché, ni nettoyé depuis une semaine, et d'où coulait une abondante morve. Mais en petit homme authentique, inconscient de ses désavantages, il posait sur moi des yeux remplis de convoitise et de hardiesse qu'abritaient des cils roux donnant à ses prunelles bleues un ton clair de cristal de roche.

Je pensais qu'il allait me jeter à terre pour me battre et peut-être me piétiner, ainsi que je l'avais vu faire pendant la récréation avec d'autres galopins de sa bande, sous la conduite de mon vieil ennemi Jo. Je sentais le malheur approcher et, petite femelle trop tôt soumise, courbant le dos, j'essayais une fois encore de retirer ma main dans l'intention de fuir lâchement. Hélas ! Les doigts du garçon, c'étaient de petites tenailles dures et efficaces qui me broyaient les phalanges. Quant à sa voix, alors même qu'il me la faisait entendre de tout près et pour ainsi dire au creux de l'oreille comme s'il avait voulu me confier un secret, ou me dire un vilain mot, elle était aussi pleine d'autorité que son regard.

—Viens, disait-il, d'un ton n'admettant aucune objection, tu es ma bonne amie, et quand je serai grand tu seras ma femme....

[...] A une vingtaine de mètres de notre cour, perdant sa superbe, mon futur mari, le futur père présumé alcoolique de mes enfants, se mit à battre en retraite. Il laissait une gamine affolée qui se trouvait pour la première fois mise en demeure de contempler la réalité de son avenir d'adulte et le voyait dessiné d'avance par une main prophétique qui ne pouvait se tromper. Elle en récusait violemment la pièce maîtresse, et arrivée à la maison se jetait dans les bras maternels en déclarant ne plus jamais vouloir remettre les pieds à l'école.

Elle fit mieux encore, elle tomba gravement malade. »

(L'Alphabet du matin, Coopérative Rencontre, 1968, p. 225-227)

Le fil et l'aiguille



L'assignation des femmes du XX^e siècle à la vie pratique reflète la manière dont elles-mêmes et celles qui les ont précédées ont été tenues éloignées, historiquement, du monde abstrait des signes et des représentations.

Le raccommodage et les travaux à l'aiguille interviennent régulièrement sous la plume d'Alice Rivaz pour signifier la vie faite aux femmes, traditionnellement tenues à l'écart du monde abstrait de la lecture, de la vie intellectuelle et du monde des signes. Leur assignation à la couture est le fruit de conventions patriarcales incontestables et incontestées, qu'elle décrit en 1944 par le biais des monologues intérieurs de Marthe, héroïne éponyme d'une nouvelle aujourd'hui reprise dans le recueil *Sans Alcool*. À un premier niveau, les travaux à l'aiguille y représentent la destinée des femmes, unilatéralement vouées à la soumission. Mais cette assignation historique injuste fonctionne également à un autre niveau symbolique : le fil et l'aiguille peuvent aussi s'avérer synonymes de subversion. En 1945, dans un article particulièrement précurseur pour la pensée féministe, Alice Rivaz sera capable de désigner le système symbolique à travers lequel est pensée l'expérience humaine comme non pas neutre et universel, ainsi qu'on le croyait, mais bien « androcentrique » (un mot sur lequel elle-même ne pouvait pas encore s'appuyer). Sous sa plume, la femme qui tire l'aiguille s'apparente alors à une figure critique au potentiel révolutionnaire, son exclusion coutumière la rendant particulièrement apte à ne rien prendre pour acquis. Qui de mieux placées que les exclues, après tout, pour ne pas se fier aux évidences du monde ?

« Une Marthe » (1944)

« Quand je ne rentrais pas trop tard de chez tante Louise, je trouvais parfois mes frères et mon père en train de lire sous la lampe à pétrole. Et je les regardais avec une envie folle de pouvoir lire moi aussi, comme eux. Car, hélas, si à peine arrivée à la maison, je me tenais, tête penchée et cils baissés, ce n'était pas sur un livre, mais sur un raccommodage. Et quand je mouillais

mon doigt, ce n'était pas, comme eux, pour tourner une page dans le plus grand silence, mais pour amincir le bout de mon fil afin de pouvoir l'enfiler plus aisément dans le trou de l'aiguille. Et lorsque je poussais un profond soupir, ce n'était pas parce que j'étais en train de lire un passage particulièrement émouvant, mais parce que je venais de mettre le nez sur un trou plus grand encore que tous ceux que j'avais découverts jusqu'ici à une de ces innombrables paires de chaussettes d'hommes qui croissent comme des mauvaises herbes au fond des corbeilles à ouvrages. Un de ces trous qui nous feraient presque détester nos compagnons tant ils témoignent de leur nature extraordinairement pesante, qui semble faite pour mettre partout des empreintes, pour constamment défaire ce qui vient d'être fait. Et je pensais avec rage que lorsque mes frères et mon père auraient achevé leur lecture et que, confortablement installés dans nos fauteuils Voltaire, ils se mettraient à y rêver silencieusement avant d'aller se coucher, moi je serais loin d'avoir terminé mes raccommodages. Je n'en viendrais jamais à bout, du reste, car il n'y a pas une femme au monde qui puisse jamais voir la fin de ses raccommodages. »

(*Sans Alcool*, Zoé 2021, p. 53-54)

« Présence des femmes » (1945)

« Ne vous y trompez pas : quand vous voyez une main de femme tirer l'aiguille, sachez que c'est, sous vos yeux, la main d'un être en proie aux réflexions décousues, un peu folles, peuplées non seulement d'idées, mais surtout d'êtres vivants, ô combien, qu'elles interpellent au gré de réminiscences déformées et reformées, de prédilections secrètes, de révoltes, de hargne et de rancune qui pour l'heure ne le sont pas moins, mais tôt ou tard éclateront au grand jour, fortes d'une puissance accumulée, nourrie dans le silence des esclavages domestiques. Une femme assise, quand elle ne parle pas et se penche sur quelque ustensile ménager, ou sur un outil, une machine entre les murs d'une fabrique, c'est un être qui recompose le monde, met à gauche ce qui était à droite, en haut ce qui était en bas. Un être qui se réjouit, pleure, injurie, interroge, condamne, imagine, voit. Non ce fil, cette paire de ciseaux, cette pièce de métal, ces assiettes qui finissent par faire partie de sa main, s'ajoutent à son corps comme un organe supplémentaire se confondant avec lui, mais ce qu'on voit les yeux fermés quand on est femme, c'est-à-dire une fois encore, des êtres aimés, redoutés, à qui il faut constamment donner forme et demander des comptes ; qu'il faut supplier et gronder. De la liste des reproches, elle passe à celle des adjurations, voire des injonctions, des désirs inavoués, le cœur toujours plein de doléances, de revendications. A en étouffer. Ainsi sera-t-elle jusqu'à la fin du monde. L'éternelle grondeuse. Même, surtout, si elle se tait. Mais si elle ne se taisait plus ? Le monde en serait changé. »

(Repris sous le titre « Un peuple immense et neuf », dans *Ce nom qui n'est pas le mien*, Galland, 1980, p. 72-73).

Alice Rivaz et la question du suffrage féminin



Images : affiches de campagne, Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale suisse

Alice Rivaz fait partie d'une génération de femmes suisses qui dut attendre l'âge de 70 ans pour pouvoir voter. Or elle-même, on peut en être sûre, est de celles qui auraient fait un usage immédiat de son droit politique à entrer dans l'arène. Née au tout début du XX^e siècle dans une famille vaudoise de gauche, à une époque où l'expression relevait presque d'une contradiction dans les termes, Alice, comme elle le raconte dans *L'Alphabet du matin*, trempa dans la politique dès le berceau. Fille de Paul Golay (1877-1951), l'un des initiateurs du Parti socialiste vaudois, jamais elle n'ignora la dimension politique de la vie humaine. Militante au temps de son adolescence, elle se contenta d'un engagement moins actif à l'âge adulte, tout en conservant toujours en alerte sa curiosité politique et son sens de l'injustice. Dans ses textes romanesques, la vie individuelle des personnages ne saurait se comprendre indépendamment des enjeux collectifs de leur temps, qui détermine leur choix... ou leur illusion de choisir. L'absence de droit et de reconnaissance subie par les femmes est un thème central de son œuvre, *La Paix des ruches* (1947) étant son roman le plus explicitement féministe, au cours duquel sa narratrice apprend peu à peu à voir le monde hors des traditions auxquelles elle s'est consciencieusement consacrée tant qu'elle aimait son mari.

La question du suffrage féminin n'intervient pourtant jamais dans ses intrigues romanesques. C'est en tant que journaliste qu'Alice Rivaz aborde la question, lors d'une énième campagne sur le sujet. En novembre 1945 elle consacre un article à la votation genevoise de février 1946. Elle livre dans le journal *Servir* une sorte de micro-trottoir, instantané d'une époque que les jeunes générations ont de la peine à imaginer : celle où l'inégalité et l'absence de droit pour les femmes faisaient consensus...

Au fil de son article, Alice Rivaz journaliste demande aux hommes qu'elle rencontre : « Monsieur, que pensez-vous du vote des femmes ? » Tout en transcrivant la diversité de leurs réponses – pour, contre, je ne sais pas... – elle conclut en évoquant le pouvoir de la majorité silencieuse – et exclusivement masculine – qui, elle le devine, dira encore une fois non.

« Monsieur, que pensez-vous du vote des femmes ? »

« Là-bas, au bout de la rue, se profile justement une silhouette un peu mythologique, celle du balayeur de feuilles mortes, cet envoyé des cieux chargé de récolter et mettre en lieu sûr l'opulente dépouille du bel été. Est-ce lui que je vais interroger tout d'abord ?

Je m'approche. Il a les pieds dans des feuilles de marronniers, d'étables, de catalpas, aux mains un grand balai et tout près une charrette d'où débordent les ors et les rouilles. Je prends mon courage à deux mains. C'est difficile ! « Monsieur... » Il lève la tête, révélant sous sa casquette une face mal rasée où fleurit un joli regard bleu que tout ce jaune autour de lui rend plus bleu encore. Certes, il est à des lieux d'imaginer la question que je vais lui poser et que sans plus je lui pose, car il s'immobilise, son balai aussi s'immobilise, il pose sur moi des yeux qui sont devenus deux grands ronds bleus. Je répète ma question une deuxième fois.

— Monsieur, que pensez-vous du vote des femmes ?

— Du vote des femmes ?... Il fait un grand geste de la main, comme s'il voulait balayer quelque chose, mais cette fois-ci, dans l'espace.

— Ce que je pense ? Voulez-vous que je vous dise ?

Il aspire une grande portion d'air.

— Je ne pense rien.

— Comment rien ? Vous devez pourtant être pour ou contre...

Il refait le même geste. Ses yeux sont encore plus bleus. Sa voix prend une certaine emphase.

— Ni pour ni contre, je vous le dis.

Silence. Puis après avoir réfléchi :

— D'un côté, je reconnais que ce serait juste, autrement dit normal, et que par conséquent il y a du pour... Mais de l'autre côté... il y a aussi du contre... Il réfléchit perplexe. Tout de même, en Suisse, ce n'est pas encore le moment... Chez nous les femmes sont mieux faites pour rester devant leurs marmites...

Marmites, marmites. Voilà le grand mot lâché ! Ah ! s'il savait que je cueille ce mot, le recueille comme un précieux témoignage, un signe révélateur, que j'en ferai une statistique. Marmite. Et de un...

— Pourtant, en France, dis-je...

— Oui, mais c'est encore trop vite. On ne peut pas savoir ce que ça donnera en France...

— Mais les Etats-Unis, l'Angleterre... Il y a longtemps que les femmes y possèdent le droit de vote. Je ne sache pas que les marmites y fussent délaissées pour autant...

— Oh ! s'exclame-t-il. L'Amérique ! L'Angleterre ! C'est bien loin ! C'est trop loin de chez nous ! Comment savoir vraiment ce qui s'y passe... (ce qui s'y passe avec les marmites, je suppose)...

— Non, non, chez nous il faut attendre... Et puis, voyez-vous, ça a toujours été comme ça jusqu'à présent, alors c'est que le système a fait ses preuves...

— Bel argument !... Alors vous voteriez contre ?

— Non, non, je vous l'ai dit. Ni pour, ni contre...

— Autrement dit vous vous absteniez ?

— Bien sûr que non. J'irai voter. Il faut toujours voter... Seulement je voterai blanc...

Mais voici son copain, autre personnage vêtu de bleu, lui aussi aux prises avec l'or et la rouille.

— Et vous, lui dis-je, que pensez-vous du vote des femmes ?

Il n'hésite pas :

— Moi, je suis pour. Je trouve que les femmes devraient avoir les mêmes droits que nous...

Je n'en demande pas davantage et m'en vais chez l'épicier. Il est devant sa boutique en train de remonter son store. Ma question ne l'étonne pas.

— Chez nous, me dit-il, on a toujours été pour le suffrage féminin. Déjà du temps de ma grand-mère. Car dans ma famille les femmes se sont toujours montrées autant, si ce n'est plus intelligentes et capables que les hommes. Il est normal que les femmes votent, anormal qu'elles ne votent pas. Cependant... (il réfléchit) il faut reconnaître que les femmes n'ont pas toujours les idées bien claires et le raisonnement juste quand il s'agit des destinées générales du pays. Pour la grande politique, sauront-elles y comprendre quelque chose ?

Certes, les hommes sur ce point ont montré toujours tant d'intelligence, n'est-ce pas, et un raisonnement toujours si juste ? À voir les résultats de leur politique, on préférerait parfois qu'ils montrent moins d'intelligence, raisonnent plus mal. Le résultat serait peut-être meilleur. [...]

Quant à cet intellectuel romand que j'interroge perfidement sans lui dire que ses déclarations figureront dans un reportage, il me dit :

— Pour moi, le suffrage féminin est une question de justice. Que les femmes utilisent ou non ce bulletin de vote, il faut qu'elles aient la possibilité de faire ce choix, de faire leur choix, comme les hommes. Maintenant, qu'elles fassent usage de ce choix pour se lancer dans la lutte politique, certes, ce serait regrettable. Il y a un certain féminisme, représenté par certaines femmes, qui me paraît un danger pour la féminité. Les femmes ne devraient pas vouloir imiter les hommes, faire comme eux, détruire ainsi leur féminité. Elles devraient tout faire au contraire, pour rester femmes, cent pour cent femmes... Mais il est juste qu'elles obtiennent en Suisse leurs droits politiques...

C'est également l'opinion d'un garçon laitier, de deux poètes, d'un bijoutier-comptable, d'un camionneur, d'un déchargeur de sacs de charbon.

— C'est une réforme juste, m'a dit ce dernier, perché sur son char, au milieu de ses sacs... Les femmes nous valent, et j'ai signé l'initiative du Parti du travail.

Quant au bijoutier-comptable, il m'a répondu :

— Les femmes travaillent, gagnent leur vie comme nous. Elles payent leurs impôts comme nous. Aucune raison de leur refuser le droit de vote.

Serait-ce qu'à Genève du moins la majorité des hommes est acquise à cette réforme ?

Peut-être, mais il est encore certaines sortes d'irréductibles. Ainsi ce chef de service qui ne veut pas entendre parler de suffrage féminin et a répondu à sa secrétaire :

— Surtout n'attendez pas que nous vous offrons ce droit. Non... non... Jamais, vous entendez, jamais nous ne vous le donnerons... Si vous le voulez, vous n'avez qu'à le conquérir de haute lutte...

Mais comment ? Il est des moyens reconnus, éprouvés, pour d'autres causes dans d'autres circonstances. Certaines grèves, celle des marmites, par exemple, puisque aussi bien ces messieurs ont si souvent ce mot à la bouche et que c'est ainsi qu'ils nous aiment, lorsque nous avons la main au couvercle, remuant ce qui mijote et se prépare au milieu des vapeurs et des odeurs ménagères... Au début du siècle, les Anglaises usèrent de diverses violences. Ce ne serait pas dans notre caractère. Par contre, la grève des marmites... des accommodages, du ravaudage, de la lessive ?... Quant à moi, je vois cela assez bien. Et à Genève, en fait de marmites, on sait qu'il y a déjà toute une tradition...

Mais aurons-nous besoin d'en arriver là ? »

(Extrait, dans l'hebdomadaire *Servir*, novembre 1945, p. 8)

L'écriture et les femmes au cours du XX^e siècle

Le manuscrit au ruban rose

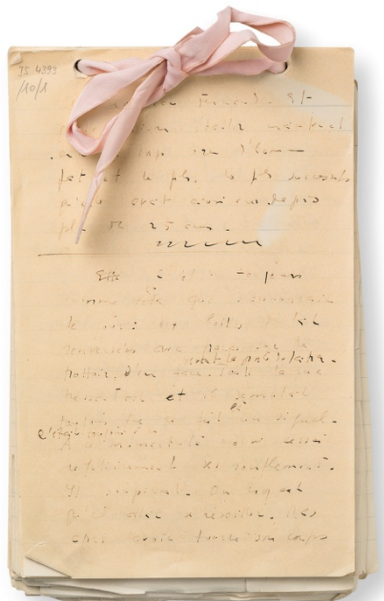


Photo : Laurent Dubois, BCU Lausanne

L'on peut s'étonner de la présence, dans le fonds Alice Rivaz de la BCUL, du manuscrit original de *Nuages dans la main*, son premier roman : écriture manuscrite presque illisible sur un bloc jauni de sténographie chapardé sur son lieu de travail, feuillets retenus non pas par un objet de papeterie mais par un ruban de velours rose... Comme ne peuvent que le déplorer critiques et bibliothécaires, Alice Rivaz n'était pas du genre, habituellement, à prendre soin de ses archives. Serait-elle alors devenue provisoirement fétichiste ? Pourquoi a-t-elle bien pu conserver ce tas de feuillets ? Au-delà de sa valeur scientifique, l'objet, c'est un fait, est émouvant. Peut-être Alice Rivaz, qui avait tant jeté, a-t-elle choisi de le léguer tel quel pour que, précisément, l'on se rappelle à quel point ce qui est advenu – une femme écrivant en Suisse au cœur du XX^e siècle – aurait pu ne pas advenir. Le manuscrit au ruban rose évoque l'une avec l'autre la fragilité objective des choses et la force potentielle de l'écriture. En cela il est parfaitement représentatif d'Alice Rivaz.

Que ce soit dans le texte « Ce nom qui n'est pas le mien » ou au cours de l'interview qu'elle livre à 85 ans dans le film « Plans-Fixes », Alice Rivaz s'est exprimée à plusieurs reprises sur les débuts tragi-comiques de sa carrière : les presque dix années pendant lesquelles son écriture demeura une activité clandestine, la précipitation avec laquelle son premier roman se retrouva publié à la Guilde du livre en 1940 sur recommandation enthousiaste de Ramuz, la perplexité de ses parents tant aimés, et le début pour elle d'un écartèlement entre sa vie de femme ordinaire et sa vie d'auteure, entre la secrétaire et fille dévouée Alice Golay et la romancière Alice Rivaz.

Son dernier roman, *Jette ton pain* (1979), est justement consacré à une femme qui écrit, non seulement à ses difficultés quotidiennes mais, encore plus fondamentalement, aux enjeux symboliques que va chambouler sa prise de parole. Ainsi Alice Rivaz nous rend-elle attentifs au fait que devenir écrivaine consiste certes à surmonter des obstacles matériels, mais que, pour difficiles qu'ils puissent être, ceux-ci ne constituent que la partie émergée du problème,

parce que l'acte féminin d'écrire, qu'on le veuille ou non, bouleverse tout, jusque dans les profondeurs de l'intime : de quoi ébranler toutes nos habitudes humaines et toutes nos façons de voir. C'est un habitus social et, jusqu'au plus profond des êtres, un habitus amoureux que la femme heurte de plein fouet lorsqu'elle se met à écrire.

La vie amoureuse n'est pas aisément compatible avec sa vocation, ainsi que le découvre Christine Grave, lorsque l'homme qu'elle aime, Puyeran, lui retourne l'enveloppe jaune contenant ses manuscrits :

Jette ton pain (1979) :

« Au bout de trois mois, dans toute la plénitude de son âge mûr, auréolé de tous les prestiges de sa culture et de son expérience, Puyeran avait enfin sorti de sa serviette l'enveloppe jaune qu'elle lui avait confiée. Son sang ne fait qu'un tour. Elle est entièrement sous la domination de cet homme. Elle l'admire et le croit aveuglément dans toutes ses affirmations, partage immédiatement toutes ses opinions. Il est assis en face d'elle, mais regarde ailleurs, alors qu'elle ne le quitte pas des yeux, lui et l'enveloppe jaune. Elle le voit de profil, le droit qui inspire confiance, qui rassure et fait du bien, alors que l'autre le gauche, la première fois qu'elle s'est trouvée en position de l'observer, lui a inspiré méfiance et antipathie. Son cœur bat, des bouffées de chaleur de plus en plus vives lui montent à la tête. Elle voudrait clore la bouche de Puyeran tant elle craint maintenant de connaître l'opinion autorisée, irréfutable, la seule opinion dont elle tiendra compte, le verdict définitif qui décidera de son talent ou de son manque de talent et, par conséquent, de tout son travail futur. Ses mains tremblent, elle se sent une enfantine envie de pleurer.

Alors Puyeran lui tend l'enveloppe :

— Voilà, je te rends ton bien...

Elle prend l'enveloppe, attend les mots qui vont l'absoudre ou la condamner, lui donner l'existence ou la lui refuser. Mais Puyeran reste muet. Il regarde ailleurs, Bien sûr, son verdict est si terrible qu'il hésite à le prononcer. Le silence dure, Christine se sent devenir toute petite, on peut marcher sur elle, la piétiner, elle s'attend à tout, elle est prête. L'enveloppe tremble dans sa main. Puyeran continue de regarder ailleurs. On dirait qu'il ne la voit plus, qu'il a oublié sa présence. Ah ! non, tout de même pas ça... Plus de trois mois qu'elle attend. A tout prix savoir ! Elle risque quelques mots si rauquement sonorisés au fond de sa gorge qu'on pourrait la croire atteinte d'une pharyngite.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu *en* penses... ?

— De quoi ?

Est-ce qu'il plaisante ?

— Mais enfin, de mes textes...

Il ne répond pas tout de suite, extrait de sa poche une petite lime à ongles qui semble retenir un instant toute sa sollicitude, puis :

— Je ne les ai pas lus..., dit-il. Puis il s'absorbe dans son travail de manucure.

— ?

— Non, excuse-moi, je n'en ai pas eu le temps... Vraiment je n'ai pas le temps... je préfère te les rendre... »

(*Jette ton pain*, L'Aire bleue, p. 69-71)

L'œuvre d'Alice Rivaz (1901-1998)

- 1940 : *Nuages dans la main*, roman, Lausanne, La Guilde du Livre.
- 1945 : « Monsieur, que pensez-vous du vote des femmes ? », *Servir*, 1^{er} novembre 1945.
- 1945 : « Présence des femmes » dans la revue *Suisse contemporaine*, 1^{er} décembre 1945.
- 1946 : *Comme le sable*, roman, Paris, Julliard.
- 1947 : *La Paix des ruches*, roman, Paris, la LUF/Fribourg, Egloff.
- 1961 : *Sans alcool*, nouvelles, Boudry, La Baconnière.
- 1966 : *Comptez vos jours...*, Paris, José Corti.
- 1967 : *Le Creux de la vague*, roman, Lausanne, Lausanne, L'Aire/Coopérative Rencontre.
- 1968 : *L'Alphabet du matin*, récit, Lausanne, Lausanne, L'Aire/Coopérative Rencontre.
- 1973 : *De mémoire et d'oubli*, nouvelles, Lausanne, L'Aire/Coopérative Rencontre.
- 1979 : *Jette ton pain*, roman, Vevey, Bertil Galland/Paris, Gallimard.
- 1980 : *Ce nom qui n'est pas le mien*, Vevey, Bertil Galland.
- 1983 : *Traces de vie, Carnets 1939-1982*, Vevey, Bertil Galland.
- 1986 : *Jean-Georges Lossier, Poésie et vie intérieure*, Fribourg, Éditions universitaires de Fribourg.

Chronologie : Alice Rivaz et son temps

- 1901 : Le 14 août, naissance d'Alice Golay à Rovray, dans le canton de Vaud. Elle est l'enfant unique de Paul et Ida Golay. Son père, homme brillant d'origine modeste, y est instituteur.
- 1904 : La famille se déplace à Clarens, près de Montreux, où Paul Golay occupe un nouveau poste. Son engagement politique à gauche l'éloigne peu à peu de l'école publique contrôlée par l'État, alors exclusivement « radical » – c'est-à-dire conservateur. La perspective de l'insécurité matérielle et les idées politiques qu'il défend publiquement troublent la trajectoire familiale, ainsi que le raconte Alice Rivaz dans *L'Alphabet du matin* (1968).
- 1910 : Alice et ses parents déménagent à Lausanne. Sa vie d'enfant et celle de sa mère sont dictées par les nécessités économiques liées à l'engagement de Paul Golay, qui quitte définitivement l'école publique pour se consacrer au parti socialiste naissant en reprenant la direction de son journal, *Le Grutléen*, basé à Lausanne.
- 1914 : Partageant les idées de gauche et pacifistes de son père, Alice Golay s'inscrit aux Jeunesses socialistes, aux côtés desquelles il lui arrive de défiler. Même si la Suisse demeure épargnée, Alice est marquée par la « Grande guerre », qui correspond à l'éveil de sa conscience politique. A « douze ans et demi », elle reçoit, grâce aux économies de sa mère, son premier piano – « le plus beau jour de ma vie », dit-elle : la musique constituant son « premier amour », devant la littérature.



Image : Alice Rivaz enfant. Archives littéraires suisses

- 1917 : « Mécréante dès l'âge de douze ans, peut-être même avant », selon ses propres dires, Alice rédige une lettre à son pasteur pour refuser la confirmation : « je reconnais [...] que je suis réfractaire aux traditions et aux habitudes », lui écrit-elle. Elle obtient son baccalauréat mais, contrairement aux vœux de son père, elle renonce à l'Université et entreprend des études au Conservatoire afin de devenir pianiste.
- 1922 : En été, elle passe deux mois en Allemagne où elle prend des cours de langue tout en développant son écriture et son observation des réalités humaines dans les nombreuses lettres qu'elle adresse à sa mère. Sans se douter qu'elle deviendra écrivaine.
- 1924-25 : Ayant renoncé à une carrière de pianiste, Alice cherche du travail. Sa mère attire son attention sur les concours organisés par les Institutions internationales créées à Genève au lendemain de la guerre. Alice se renseigne, prend des cours d'anglais et de sténodactylo pour se préparer. Après plusieurs stages en 1924 et des examens d'entrée, elle est admise en 1925 au Bureau International du Travail (BIT) comme sténodactylographe et s'installe à Genève où elle sous-loue une chambre chez des particuliers.
- 1932 : Alice Golay emménage dans son propre appartement à Genève, 5 avenue Théodore Weber, qu'elle occupera jusqu'en 1992. Elle y vit seule en femme indépendante. Elle fait le choix de ne pas se marier mais partage amour et

« chagrins d'amour » dans le contexte des institutions internationales, où elle goûte à une liberté moderne, inaccessible si elle était restée près de ses proches à Lausanne. Elle se met à écrire : « J'ai été lente à trouver que ce que je faisais était valable. Sept ans. », dit-elle à propos de *Nuages dans la main*, son premier roman situé à Genève au moment de la guerre d'Espagne.



Photo : Archives littéraires suisses

- 1940 : Publication de *Nuages dans la main* à la Guilde du livre à Lausanne grâce au soutien de Ramuz, « le sommet de ma satisfaction d'écrivain ». Alice Golay devient l'auteur Alice Rivaz. Comme elle le révèle dans *Ce nom qui n'est pas le mien* (1980), le pseudonyme s'explique par la nécessité de se distancer du nom de Golay, associé à la figure extrêmement publique voire controversée de son père, et son choix par le double hommage qu'il constitue : d'une part à sa mère, originaire de la région de Rivaz dans le vignoble de Lavaux, d'autre part à Ramuz, lui aussi associé à cette région, et dont le nom compte cinq lettres, commence par un « R » et se termine par un « z ». Dès 1940, Alice est au chômage car le BIT est déplacé à Montréal. Elle vit d'emplois temporaires et le succès de *Nuages dans la main* (dont une seconde édition est publiée à Paris en 1943) l'incite à prendre au sérieux sa vocation d'écrivain.
- 1945 : Pendant la guerre, Alice publie quelques articles ainsi que des nouvelles. Elle fait des recherches et rédige des notices pour une *Anthologie de poésie française* par Ramuz, et se lance dans l'écriture d'un nouveau roman. A l'occasion de la troisième campagne de vote portant à Genève sur le suffrage féminin, Alice publie, le 1^{er} novembre 1945, un article féministe intitulé : « Monsieur que pensez-vous du vote des femmes ? » En décembre de la même année, elle développe le volet

intellectuel de cette question politique lorsqu'elle réfléchit aux liens entre les femmes et la production symbolique dans « Présence des femmes ». L'article est repris en 1980 dans *Ce Nom qui n'est pas le mien* sous le titre « Un peuple immense et neuf ».

- 1946 : Publication de *Comme le sable*, son deuxième roman, chez Julliard à Paris. Comme *Les années* de Virginia Woolf, ce roman est structuré par sa chronologie : il plonge les lecteurs dans quelques jours précis du calendrier, au mois de janvier 1928, tels qu'ils ont été vécus par un groupe de personnages. La plongée chronologique donne ainsi son sens au récit indépendamment des parcours individuels des personnages. Le BIT non seulement sert de cadre à l'action mais devient un théâtre du monde où se mêlent inextricablement les enjeux personnels et collectifs en ces temps de ségrégation homme-femme et de crise économique.
- 1947 : Publication de *La Paix des ruches* en Suisse et à Paris. Ce roman constitue le développement littéraire de la réflexion féministe d'Alice Rivaz. Ramuz comme d'autres ne comprend pas le roman, se montrant même aveugle sur la condition féminine telle que mise en perspective par Alice Rivaz. Paul Golay, au contraire, aime immédiatement le texte, qu'il relit à de nombreuses reprises, « le sourire aux lèvres », ainsi que s'en est souvenue sa fille. Par nécessité économique et découragée peut-être par la réception initiale très décevante de *La Paix des ruches*, Alice Rivaz reprend le chemin du BIT, où elle est admise désormais comme « assistante de recherche ». Sa carrière littéraire est sacrifiée aux nécessités de son emploi et à ses devoirs familiaux.
- 1951 : Mort de Paul Golay ; devenue veuve, Ida Golay quitte Lausanne et vient vivre dans l'appartement de sa fille à Genève. Les deux femmes réunissent une partie des milliers d'articles rédigés par Paul Golay tout au long de sa vie : hommage est ainsi rendu à la mémoire de cet homme courageux et engagé en un volume intitulé *Terre de justice*.
- 1958 : Mort d'Ida Golay ; moment charnière dans la vie d'Alice, fait de chagrin, d'épuisement, mais bientôt d'indépendance retrouvée et d'écriture.
- 1959 : Alice Golay prend une retraite anticipée et quitte le BIT pour se consacrer entièrement à l'écriture. Elle devient pleinement et uniquement Alice Rivaz, nom dont elle signe désormais ses lettres.
- 1960 : Le 6 mars le canton de Genève accorde le droit de vote aux femmes sur votation populaire : 55% des votants, c'est-à-dire 55% des hommes genevois ont dit oui.
- 1961 : Alice Rivaz revient à la publication après 15 ans de silence avec un recueil de nouvelles : *Sans alcool*, qui contient des textes de sa première période, comme « Une Marthe », mais aussi des inédits comme « Quand viendra ce jour de décembre... »



- 1966 : Encouragée par l'écrivain et professeur genevois Marcel Raymond, qui est un ami, Alice Rivaz publie à Paris chez José Corti *Comptez vos jours*, recueil de prose poétique autobiographique.
- 1967 : Alice Rivaz publie le 2^{ème} volet de la chronique romanesque imaginée dans les années quarante : *Le Creux de la vague* reprend les mêmes personnages que *Comme le sable*, cette fois-ci dans le contexte de quelques jours de janvier 1933, c'est-à-dire au moment où Hitler prend la tête du Reich. En interview, Alice Rivaz a qualifié cette année de « période tellement ardente », et dit avoir tenu alors son premier journal, qui était un journal politique. Fascisme, antisémitisme et placard homosexuel sont les thèmes du roman.
- 1968 : Alice Rivaz consacre un « récit » à sa petite enfance et publie *L'Alphabet du matin*, dans lequel elle imbrique, à son habitude, l'histoire individuelle d'une famille comme la sienne et celle collective de la société durant les premières années du XX^e siècle.
- 1970 : Deuxième édition de *La Paix des ruches*, préfacée par Marcel Raymond. Avec une génération « de retard », le texte trouve son public.
- 1971 : Le 7 février le droit de vote est enfin accordé aux femmes suisses sur le plan fédéral. A presque 70 ans, Alice Rivaz devient une citoyenne à part entière dans son pays.
- 1973 : Publication d'un second recueil de ses nouvelles : *De mémoire et d'oubli*.

- 1979 : Parution de *Jette ton pain*, le dernier roman, consacré au devenir d'une femme écrivain au XX^e siècle, entre rupture des traditions et loyauté envers les valeurs maternelles. La relation mère-fille en fonction de laquelle s'organise le texte donne l'illusion à de nombreux lecteurs en Suisse romande qu'il s'agit d'un texte autobiographique malgré les dénégations répétées d'Alice Rivaz, qui le qualifie de « roman ».
- 1980 : Alice Rivaz reçoit le Grand Prix Ramuz pour l'ensemble de son œuvre, et l'éditeur Bertil Galland publie *Ce nom qui n'est pas le mien*, qui réunit les essais et textes autobiographiques d'Alice Rivaz dispersés dans des revues et parfois oubliés en 1980, à l'image d'« Un peuple immense et neuf », réflexion féministe qui précède celle de Simone de Beauvoir.
- 1983 : Publication de *Traces de vie* : extraits des cahiers tenus au jour le jour par Alice Rivaz entre 1939 et 1982.
- 1985 : Dernière publication d'Alice Rivaz : elle consacre un essai à l'œuvre de son ami, le poète genevois Jean-Georges Lossier (*Jean-Georges Lossier, Poésie et vie intérieure*) ; la collection de films « Plan-Fixes » lui consacre le n° 1037 : 60 minutes d'entretien aujourd'hui accessible en ligne, dans lequel Alice Rivaz livre de nombreux renseignements sur son œuvre.
- 1992 : Alice Rivaz doit quitter son appartement de l'avenue Weber et entre en maison de retraite. Aidée de Françoise Fornerod, elle dépose ses archives et manuscrits aux Archives Littéraires Suisses à la Bibliothèque nationale à Berne.
- 1996 : Alice Rivaz reçoit le Grand Prix de la Ville de Genève.
- 1998 : Alice Rivaz meurt le 27 février. Elle est enterrée au cimetière des Rois, où reposent les célébrités genevoises. Sur la pierre tombale est inscrit le nom « Alice Rivaz », mais c'est sous celui d'« Alice Golay » qu'on localise sa tombe sur le plan dressé à l'entrée du cimetière : ambiguïté à l'image de la reconnaissance difficile et différée d'une grande écrivaine en Suisse au XX^e siècle.

VC (février 2018)

Sources :

- <http://www.plansfixes.ch/films/alice-rivaz/>
- Valérie Cossy, *Alice Rivaz, Devenir romancière*, Genève, Suzanne Hurter, 2015.
- Françoise Fornerod, *Alice Rivaz, Pêcheuse et bergère de mots*, Carouge-Genève, Zoé, 1998.
- Françoise Fornerod, *Le Temps d'Alice Rivaz*, Carouge-Genève, Zoé, 2002.